

Éric Antoine : ambrotype à part

Retiré à la campagne, Éric Antoine s'est octroyé fin mars, et pour la première fois depuis 2010, un petit road trip photographique breton. Fisheye en a profité pour le suivre deux jours afin de l'interroger sur sa pratique du collodion humide et sur le temps, son thème phare. Reportage.

Dans la voiture bourrée de matériel, les émanations de produits chimiques soulèvent le cœur. Éric Antoine est énérvé. Ses derniers ambrotypes (négatifs sur verre) au collodion humide sont trop clairs. « *Aujourd'hui, toutes mes plaques sont surexposées, regrette-t-il. J'ai eu un problème de chimie avec le révélateur. Trop de lumière ici!* » Ici, c'est Saint-Pierre-Quiberon dans le Morbihan, en Bretagne. En général, c'est vrai, l'air y est vif, et les UV, violents. Pas comme chez lui, assure-t-il. Ce voyage photographique d'une poignée de jours est le premier qu'il tente depuis des années. Éric vit à cinquante kilomètres de Strasbourg, « *au milieu d'une forêt* » qu'il hérite, dans une maison isolée. Nature boisée, luminosité qu'il trouve idéale pour la prise de vue à la chambre, et tête-à-tête avec des corfs. Son quotidien. Alors, au bord de l'Adantique, loin de ses habitudes, le photographe de 42 ans doit s'adapter. Il est épaulé en cela par Maxime, un ancien stagiaire de 62 ans devenu son fidèle assistant.

VINTAGE VERSUS PRÉCISION

Après une mousse bue entre deux rafales de vent face au coucher du soleil sur la Côte Sauvage et une crêpe vite avalée, il est temps de rentrer chez Gaël, leur hôte pour la semaine. Du même âge qu'Éric, c'est l'un des premiers à avoir acquis une de ses œuvres. Dans le salon, le photographe revient sur la conférence « *L'utilisation moderne des procédés anciens* » qu'il a tenue quelques jours plus tôt près de Lyon, lors de son exposition *Black Mirror*, à la galerie Stimulancia. Premier constat : les gens se font une idée fautive de la photographie au collodion humide. « *Ils s'attendent à voir un magicien en chapeau haut-de-forme pour leur servir un portrait serré flou avec des taches* », déplore-t-il. Lui qui, à l'inverse, traque la précision avec tant d'exigence, déteste le « *vintage, ce goût de la mode pour l'ancien, des fringues à la bouffe en passant par la photo* ». Pour Éric, travailler les procédés anciens s'explique par un désir de retour à une vie au ralenti et à l'artisanat. S'il ne se considère pas comme nostalgique, il avoue être révolté par la modernité, son rythme effervescent,

sa pression... « *On ne sait plus s'ennuyer. Nos smartphones nous épuisent, le trop-plein visuel et sonore nous sature, tout devient obsolète.* »

Éric a toujours travaillé à l'argentique. Durant quinze ans, il a parcouru le monde pour shooter du skate à l'Hasselblad et au Polaroid. Et ce jusqu'à ce que la presse lui demande de passer au numérique. Ce qu'il a refusé, conservant à sa recherche de qualité l'objectif prioritaire. Les procédés du XIX^e siècle sont en ce point une révélation : « *L'image numérique peut comporter du bruit. En argentique, on parle de grain. Grâce au grand format de la chambre, il n'y en a pas. La preuve, il suffit de caler une plaque réussie au collodion humide sous la lentille d'un microscope pour y voir les nervures d'une feuille ou les veines d'un œil. C'est d'une finesse inégalée!* »

INDÉPENDANT DES INDUSTRIELS

Pour le photographe, utiliser des procédés anciens, c'est aussi être indépendant des industriels. « *Polaroid, Fujifilm... en cessant leur production de films plus assez rentables à leur goût, ces géants tuent l'argentique et l'histoire même de la photographie* », se désole-t-il. Seule solution : tout fabriquer maison. Un brin agoraphobe, Éric se rend régulièrement à la pharmacie et à Leroy Merlin : « *J'y achète du verre, des produits de nettoyage, de l'éther et de l'alcool à 100 %.* » Il aime créer des objets d'art plus que de simples images. Des cadres en bois, qu'il confectionne lui-même, à son livre *Ensemble* seal autoédité, qu'il a passé trois ans à concocter. Libre et curieux, il ne tient pas à être catalogué comme « *photographe au collodion* ». La reconnaissance ne

Éric Antoine, "Sun", Ambrotype au collodion humide.





Éric Antoine, "Les Chaussettes". Ambrotype au collodion humide.

l'intéresse pas, l'excellence, si. D'ailleurs, chaque année, sur les trois cents ambrotypes qu'il produit, Éric n'en conserve que soixante au maximum. « *C'est de la slow production* », s'amuse-t-il. Est-ce rentable ? Pas d'après lui. Bien que, lors de sa dernière exposition, collectionneurs et institutions aient raflé la moitié de ses ambrotypes 24 x 30 cm et de ses grands tirages numérotés – affichés entre 2000 et 4000 euros en galerie. Le travail d'Éric, assez introspectif, contemporain et bucolique, couvre les thèmes de l'absence et du temps. Absent d'Instagram et de Pinterest, l'artiste tient à jour des catalogues d'idées inspirées de la peinture et du cinéma. « *Pour mes repérages de lumière et d'angles, j'ai besoin d'être dans un espace réduit. Moins je suis mobile, moins j'ai de choix, et plus je suis créatif* », conclut-il avant d'aller dormir. La Bretagne et ses terres inconnues lui semblent alors de moins en moins favorables.

Au petit matin, pendant que Maxime et Gaël sont au marché, Éric sort ses instruments de chimiste pour fabriquer un litre de révélateur, de quoi développer quinze photos. Objectif de la journée : dénicher l'endroit idéal où faire des images. La mer et les menhirs, terminé ! Il part en quête de ses premières amours : les bois. Une heure de voiture plus tard, Carnac et sa plaine arborée nous tendent leurs branches. Éric positionne sa chambre en bordure de route. Aidé de son assistant, il installe le labo mobile : une haute tente rouge qu'il équipe d'une table pliante, de bacs, de verre, d'essuie-tout et de solutions chimiques.

Éric souhaite un nu de Maxime et lui montre la pose qu'il imagine. Les étapes s'enchaînent. L'artiste enfle tablier, lampe frontale et gants, nettoie ses plaques avant d'y verser le collodion humide. En deux coups de poignet, le verre est recouvert. Il court vers la chambre pour fixer le magasin avec sa plaque. Il veille au cadrage et ouvre le capuchon pour faire entrer la lumière. Maxime, immobile, retient son souffle. Temps de pose : une à deux minutes, plus court qu'à l'accoutumée. Après révélation, le verdict tombe : « *Elle est sombre, elle est glauque, elle est magnifique !* », commente Éric avec excitation. On y voit Maxime minuscule face à l'immensité de la forêt. Mais le photographe est pris d'un doute : « *Ma chambre a bougé, alors si on regarde à la loupe, l'image sera peut-être floue.* » Il cogite, scrute la plaque et revient à sa première impression : « *Elle me plaît beaucoup. Je crois que c'est la meilleure que j'ai faite depuis deux ans.* » Grosse pression. La priorité : veiller à ce que cette photo arrive à bon port sans casse. Car il se peut qu'elle fasse partie de la prochaine exposition parisienne de l'artiste prévue le 2 juin à la galerie Laurence Esnol, à Paris. Les deux hommes vont passer une dernière nuit en Bretagne pour repartir très tôt le lendemain. De nombreux kilomètres les attendent. Quitte à rallonger le trajet, Éric ne prend jamais l'autoroute. « *Rien de mieux que les petits chemins de campagne pour repérer un spot, s'y arrêter et prendre le temps de faire une photo.* » ■